

# ENCORE la psychanalyse

Mai 02

N° 2

Journal de l'Association Suisse Romande de l'Ecole Européenne de Psychanalyse - ASREEP

[www.asreep.org](http://www.asreep.org)



## Editorial

### Sommaire

#### Editorial

Inma Guignard-Luz

#### L'événement

Entretien avec Olivier Flournoy

#### Contributions au discours psychanalytique

François Ansermet

#### Actualité du débat

Juan Pablo Lucchelli

#### Activités de l'ASREEP

#### Lectures critiques

Nelson Feldman

#### XII<sup>ème</sup> Rencontre internationale du Champ Freudien

20-21 juillet 2002, Paris

La clinique de la sexuation. Impossible et partis pris.

[www.ilimit.com/XIIencuentro](http://www.ilimit.com/XIIencuentro)

#### XXXI<sup>èmes</sup> Journées de l'Ecole de la Cause Freudienne

16 - 17 novembre 2002, Paris

La psychanalyse appliquée et la pratique en institution.

[www.amp-ecf.org/htm/ens.html](http://www.amp-ecf.org/htm/ens.html)

Nous ouvrons cette deuxième édition d'« Encore la Psychanalyse » avec la retranscription de la conversation qu'Olivier Flournoy, psychanalyste à Genève et membre de la Société Suisse de Psychanalyse, a entretenue avec Juan Pablo Lucchelli et Nelson Feldman, psychanalystes membres de l'Association Suisse Romande de l'Ecole Européenne de Psychanalyse. Elle a eu lieu plus de vingt-cinq ans après l'initiative prise par Olivier Flournoy d'inviter Jacques Lacan à venir parler du symptôme à Genève, au Centre Raymond de Saussure, avec les membres de la Société Suisse de Psychanalyse, en 1975.

Que s'est-il passé depuis, pour que cet esprit de questionnement qui s'est frayé un passage au-delà des différences de communautés de psychanalystes en 1975, ce débat enthousiaste que nous décrit Olivier Flournoy autour de la discussion avec Jacques Lacan d'une question clinique essentielle, le symptôme, ne se soit plus manifesté ces dernières années ? Pour que lui ait succédé, ce côtoiement parfois « problématique » de thèses contradictoires sans vrai débat ? Pour que des barrières se soient élevées à l'adresse des thèses lacaniennes et qu'aucun lacanien non plus jusqu'ici, ne se soit risqué à les contourner dans l'autre direction pendant toutes ces années ?

Lors de cette conversation, si Olivier Flournoy témoigne des relations tumultueuses qu'il a entretenues avec Jacques Lacan, il en signale aussi les effets fortement intéressants de rencontres où on n'est pas forcément à son aise, voire gêné. Il n'en conclut pas moins que ce qu'il espérait apprendre n'était pas de l'ordre de ce qui peut s'enseigner.

C'est aussi dans ce néo-climat, où des psychanalystes d'orientations psychanalytiques diverses manifestent le désir de se parler ici et ailleurs, que s'est tenu à Paris, à l'initiative de Jacques-Alain Miller, le colloque d'« Ornica ? », les 9 et 10 février derniers, sous le titre « La psychanalyse au pluriel ». Il a été l'occasion d'une rencontre inédite avec Jean Allouch, Pierre Fedida, ainsi qu'avec différents psychanalystes d'orientation lacanienne de l'Association de

Psychanalyse d'Argentine (APA). François Ansermet fera l'analyse de l'événement.

Cette invitation était d'autant plus intéressante, que le titre ne permettait pas de préjuger a priori, des effets de cette affirmation sur des participants qui appartenaient à différentes communautés de psychanalyse.

Ce rappel de cette part de non savoir, à toutes les communautés d'analystes, a-t-il eu, aura-t-il encore pour d'autres, l'effet de rallumer le désir d'un débat conceptuel en souffrance impossible de continuer à éluder ? Renforcera-t-il des tranchées défensives où pouvoir se reconforter dans l'entre-nous à la gloire des certitudes triomphantes, qu'il en coûte la survie de la psychanalyse, ou fonctionnera-t-il comme opérateur d'un vrai travail de recherche encore et toujours ? En tout cas, il ne devrait pas être frileux pour supporter la mise à l'épreuve de la discussion des concepts opérant dans d'autres communautés.

Ce numéro 2 d'« Encore la Psychanalyse » est une invitation aux analystes de Suisse à entrer dans le vif du débat. Si le désir se manifeste, nous en trouverons sans aucun doute les modalités.

Juan Pablo Lucchelli va ouvrir ici le débat, par le biais d'une réflexion « Sur le clivage psychothérapie et psychanalyse », dans laquelle il entre sans prétendre la clore.

Il reprendra la question signalée par Olivier Flournoy de l'idéal du bien commun, en la mettant au centre du souci thérapeutique au détriment du réel pulsionnel « qu'inspire » l'expérience de la psychanalyse. Ne se laissant pas hypnotiser par le trompe-l'œil de la différence des cadres, il sort l'analyste de l'ombre, l'impliquant par sa présence réelle dans l'expérience, mais pas en tant que Sujet, pas dans les manifestations de son inconscient. Pas d'intersubjectivité qui vaille, pas de réponse contre-transférentielle à légitimer; plutôt manquement du non dit, de la faille dans la parole. Donc, pas de réponse conclusive non plus à attendre du côté de l'idéal, dans la mesure où, nous dit-il, l'analyste n'use du transfert de savoir qui lui est supposé que pour

le contrer. Juan Pablo Lucchelli renversera le rapport idéalisant à la parole, ne nous laissant pas perdre de vue ce qui se perd à parler. Il en arrivera à légitimer un point d'incurabilité qu'aucun praticien de la psychanalyse ne devrait ignorer : le symptôme, auquel il rend ses lettres de noblesse et sur lequel il nous laisse entendre qu'il y aurait matière à poursuivre le débat.

Quant à la publication qui a retenu notre intérêt, il s'agit de l'ouvrage collectif : « Encuentro de Buenos Aires, el efecto mutativo de la interpretación psicoanalítica ». C'est Nelson Feldman, qui nous introduira à sa lecture en dernière page de ce journal.

La sortie de cette deuxième édition d'« Encore la Psychanalyse » va par ailleurs coïncider avec la deuxième journée de l'ASREEP, qui se tiendra à Genève le 1<sup>er</sup> juin, sous le titre : « La sexualité : une histoire insensée ». L'ASREEP inscrit ainsi sa participation au débat actuel, dans l'Association Mondiale de Psychanalyse, qui se poursuivra lors de la XII<sup>ème</sup> Rencontre internationale du Champ Freudien à Paris les 20 et 21 juillet, sur le thème : « La clinique de la sexuation. Impossible et partis pris. »

Inma Guignard-Luz

### Rédaction

#### Directeur

Juan Pablo Lucchelli

#### Rédactrice en chef

Inma Guignard-Luz

#### Rédacteur associé

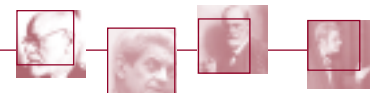
Nelson Feldman

#### Edition

Olivier Salamin

#### Assesseur

François Ansermet



# L'événement

## Entretien avec Olivier Flournoy par Juan Pablo Lucchelli et Nelson Feldman

Olivier Flournoy est médecin, psychanalyste membre titulaire de la Société Suisse de Psychanalyse, qui fait partie de l'Association Psychanalytique Internationale (IPA). L'entretien a eu lieu à Genève le 25 mars 2002.

**N.F. : Vous avez invité Jacques Lacan à Genève en 1975 pour une conférence sur le symptôme au Centre Raymond de Saussure. Cette conférence a eu une grande répercussion dans le mouvement lacanien et a été publiée dans différents livres. Il y a une version en langue espagnole publiée à Buenos Aires avec d'autres textes de J. Lacan. Dans son introduction, il vous remercie pour cette invitation à Genève. Je tiens à préciser que depuis 1963, J. Lacan ne faisant plus partie de l'IPA, il s'agissait d'une initiative personnelle de votre part. Souhaitez-vous parler de cette invitation, du choix du thème, de votre relation avec J. Lacan et de l'importance de son enseignement pour la psychanalyse ?**

O.F. : C'est évident que je souhaite en parler et avec grand plaisir. C'est comme ça que l'histoire a voyagé jusqu'à Buenos Aires... Le plus important c'est Lacan... En effet, dans le cadre de mon séminaire à Genève au Centre Raymond de Saussure, j'ai proposé d'inviter J. Lacan pour un week-end. Ils ont été tous très enthousiastes avec cette idée. Je lui ai téléphoné et Lacan a eu une réponse très touchante : « Une invitation comme ça, ça ne se refuse pas ». Nous lui avons demandé de parler du symptôme. J'avais fait un rapport sur le symptôme au Congrès de Psychanalyse de Langues Romandes en 1967. Je connaissais bien Lacan car j'avais eu des relations assez tumultueuses avec lui. J'ai vécu à Paris de 1955 à 1960. J'ai fait une analyse avec Daniel Lagache, mon 1<sup>er</sup> contrôle avec J. Lacan et un 2<sup>ème</sup> contrôle avec F. Dolto.

A la Société Française de Psychanalyse, Lacan était bien compliqué à comprendre. A l'époque, il y avait quelque chose de fascinant qui se passait dans son séminaire du mercredi, c'était la transition entre sa théorie basée sur Réel / Symbolique / Imaginaire, cette théorie à trois termes, vers l'apparition du signifiant et du signifié. Il y a là toute une transformation assez phénoménale. Ça m'a beaucoup intéressé... Je suis neveu de Raymond de Saussure, fils de Ferdinand de Saussure et la théorie du signifiant et du signifié m'a beaucoup parlé.

Ça m'a pris beaucoup de temps à comprendre, et c'est en grande partie grâce à de Saussure que signifiant et signifié sont toujours d'actualité et toujours incompatibles car il n'y a pas de tiers, il n'y a pas une signification qui les réunisse. Je retrouvais là ce que disait Lacan... Il y a le Symbolique et l'Imaginaire, mais le Réel, ça n'existe pas. Bref, c'était une période assez fascinante.

J'ai vécu avec Lacan un contrôle assez agité : quand j'ai commencé le contrôle, il avait déjà son habitude des séances courtes, de 5 minutes. J'arrivais, comme toujours chez Lacan, devant ce personnage impressionnant et, au bout de 3 minutes, de 2-3 choses, il disait : « Puis... » « Ah bon ! » Il arrêtait et : « Au suivant ! ». Parfois dans la salle d'attente, je retrouvais un copain, un autre candidat qui faisait une analyse avec lui et qui avait rendez-vous à la même heure que moi. Lacan arrivait et m'appelait : « Flournoy ! » et le pauvre qui venait pour une analyse restait là, déstabilisé et c'était moi qui profitais d'abord de son heure... Je suis resté un certain temps avec Lacan à 5 minutes et puis j'en ai eu assez... J'ai disparu... Je suis allé chez un autre analyste, qui lui m'a pris tout de suite ¾ d'heure et dès le début me disait : « Il faut faire comme ci et comme ça... ». Moi, je trouvais ça rassurant et j'ai passé quelques mois avec lui. Enfin, je me suis dit : « c'est fabuleux, mais je n'apprends rien ! » Par contre, Lacan, lui, me disait des choses qui me faisaient réfléchir, même si parfois elles n'avaient rien de scientifique, ni de didactique. Je renonce alors à l'autre, je disparaissais de nouveau et je téléphone à Lacan : « Je suis parti sans rien vous dire, je ne supportais

pas les 5 minutes, j'ai été chez X qui me casse les oreilles avec sa théorie et j'ai envie de revenir chez vous, mais si vous me gardez une ½ heure... » - « Mais revenez, revenez tout de suite » m'a-t-il dit. Et il m'a gardé une ½ heure jusqu'à la fin, il n'a jamais abrégé.

J'ai appris par la suite les problèmes institutionnels, les théories sur les séances courtes et la passe, etc.

**J.P.L. : Ce qui vous a le plus gêné, c'était la courte durée ou l'imprévisible ?**

O.F. : C'était plus l'imprévisible. La courte durée n'était pas systématique. Et ça je le savais déjà par cet ami en analyse avec lui, parfois c'était 15 minutes ou une ½ heure. Lacan disait que quand quelque chose d'important surgissait, à ce moment-là, il fallait s'arrêter pour ne pas le noyer dans la reprise des associations.

**J.P.L. : C'est ce que vous dites dans votre livre « Le temps d'une psychanalyse », que ce qui compte, c'est de se tenir, peu importe la durée.**

O.F. : Comme la psychanalyse n'a rien de scientifique (la parole de l'analyste est irréfutable), le seul côté qui me paraît donner une structure scientifique à la psychanalyse, c'est d'avoir une technique à laquelle se référer : la règle fondamentale, le temps qui n'est pas arbitrairement malmené sans qu'on vous prenne pour un analyste capricieux, la disposition divan / fauteuil.

**J.P.L. : C'est le caprice avec lequel vous n'êtes pas d'accord.**

O.F. : Oui, Lacan avait un grand charme, il était aussi capricieux, charmeur et fantaisiste.

**N.F. : C'est curieux que malgré une frustration à la courte durée des séances de contrôle avec Lacan, vous ayez voulu revenir chez lui ?**

O.F. : Il avait incontestablement des qualités que l'autre n'avait pas.

**N.F. : Il y a eu un enseignement ou une transmission de la psychanalyse en dehors de la durée, quelque chose vous a été transmis, comment expliquer ce retour ?**

O.F. : Sûrement, il y avait quelque chose de plus socratique, de plus herméneutique, plutôt que des classifications aristotéliennes.

Mais comme vous savez, ce point de la durée a été un point-clé de friction.

Quand j'étais à la Société Française de Psychanalyse avec Lacan, Lagache, Favez-Boutonnier, Pontalis et d'autres (Leclaire, Perrier, Laplanche), c'était avant la scission. Elle fut dramatique, ils étaient complètement perdus, ne sachant quoi faire... au bord des larmes. Comme j'étais suisse à Paris, j'allais aux séminaires des deux sociétés (SFP et SPP) et je n'ai pas vécu de déchirement. J'ai été admis comme suisse aux séminaires de la SPP, chez Nacht par exemple qui terrifiait les candidats !

Après, je suis allé en Amérique quelques temps, c'était un tout autre langage de la psychanalyse, les Menninger à Topeka, Hartmann et Löwenstein à New York et, par la suite, de retour à Genève, j'ai trouvé ma ligne personnelle. Je n'ai donc pas eu de problèmes à inviter Lacan à Genève quelques années plus tard.

**N.F. : Cette invitation n'a pas suscité d'objection dans la Société Psychanalytique de l'époque ?**

O.F. : Non, à Genève il y avait alors une petite société, à mon séminaire venaient des candidats analystes. Le président de l'époque, Raymond de Saussure, n'a pas posé d'objections, il n'a pas non plus réagi aux sarcasmes de Lacan, je ne sais pas s'il les a entendus. Il y avait Mme Spira, une kleinienne et, à mon avis, le kleinisme a été un plus grand problème que le lacanisme pour la psychanalyse genevoise.

**N.F. : Dans le débat actuel sur psychanalyse et psychothérapie, quel est votre point**

**de vue ? Y a-t-il une ligne de partage claire entre ces deux pratiques, ou bien un terrain de compromis existe-t-il ? Comment inscrire ce débat dans la situation actuelle en Suisse, dans un contexte de multiplication des pratiques psychothérapeutiques ?**

**J.P.L. : « Psychothérapie d'inspiration psychanalytique »... Drôle d'histoire !**

O.F. : Je trouve la question intéressante. J'ai un a priori. Au Colloque de « PERU » à Lausanne, Michel Lapeyre de Toulouse rappelait ce propos de Lacan comme quoi la psychothérapie a tendance à faire taire le patient, alors que la psychanalyse donne droit à la parole, donc à la plainte, et c'est fondamental. Dès qu'on tombe dans la psychothérapie, la relation médecin / psychothérapeute / malade, on a un objet devant soi et on va faire en sorte que cet objet cesse de nous harceler avec ses symptômes. Je ne comprends pas la psychothérapie.

La Société Suisse de Psychanalyse, avec son président actuel, a une position que je ne partage pas, qui est tout à fait favorable à la psychothérapie et à l'enseignement de la psychothérapie aux psychothérapeutes avec une expérience psychanalytique. Moi, je vois ça d'abord sur le plan purement pratique : c'est très difficile à l'heure actuelle de faire une analyse et de la payer sans passer par l'assurance-maladie. Il y a du monde qui téléphone certes et beaucoup de psychothérapeutes, parce que c'est remboursé à 140 - 160 Frs et alors on va chez le psychothérapeute. Tout ça, on ne peut pas ne pas en tenir compte, mais dans mon for intérieur de psychanalyste, je ne peux pas me dire de la personne qui vient me demander une analyse, une fois qu'on a commencé, que je la considère comme un malade que je dois soigner, que je « l'objectivise », voire même la « relation d'objet » qui ne m'est pas familière.

**J.P.L. : Il semblerait que le danger de la psychothérapie c'est de vouloir « le bien de la personne », alors que le sujet de l'inconscient ne coïncide pas avec les idéaux narcissiques de l'individu. Finalement ce serait le danger de toute perspective « philanthropique » : on veut que la personne aille bien, qu'elle mange si elle est anorexique, etc., bref, on veut un bien-être universel alors que le patient revendique un bien pulsionnel. Sans le savoir, la charité thérapeutique comporterait ainsi une certaine agressivité à l'égard du patient.**

O.F. : J'ai vu votre esprit ironique dans l'affaire. Je souhaite que le sujet qui souffre cesse de me considérer comme un objet qui doit le guérir et que moi je cesse de le considérer comme un objet dont je dois faire disparaître la souffrance.

Je voudrais que nous nous contentions de la seule chose que je puisse lui offrir : le cadre psychanalytique, la règle fondamentale, donc la situation psychanalytique.

On se trouve chacun dans une situation conflictuelle puisqu'on se parle et qu'on ne se comprend pas. Il y a un conflit défensif, chacun défend son point de vue, où on confond la réalité avec la réalité historique. La seule réalité est qu'on est là en train de se parler. Tout le reste, c'est l'histoire de chacun.

Pour pouvoir travailler, j'introduis dans ce discours une métaphore, le complexe d'Oedipe qui montre toute la catastrophe que représente ce discours impossible, avec la catastrophe absolue que sont l'inceste, le parricide et la castration. J'ai beaucoup aimé le livre de Pierre Henri Castel « Introduction à l'interprétation du rêve de Freud » aux PUF et son terme d'« indésirable désir ». Le complexe d'Oedipe, c'est l'indésirable désir inconscient. Ces deux mots qui s'opposent sont liés en même temps qu'ils ne le sont pas. En introduisant cette métaphore du conflit, on peut parler de la même chose, c'est-à-dire parler les deux du complexe d'Oedipe, qui devient une métaphore de ce

qui nous déchire. On trouve quelque chose qui nous est commun et on devient sujet de cette métaphore. Là, on retrouve Lacan et le miracle-clé du langage, on retrouve la métaphore vive, la parole qui fait que des maux peuvent devenir des mots.

On peut alors s'entendre sur nos paroles, une compréhension réciproque, avec le miracle que les symptômes de type inhibition ou angoisse se transforment en discours vécu. Il y a là un point de vue éthique qui veut que ce discours, sur lequel on s'entend, ne se fasse pas aux dépens de l'extérieur. Il faut qu'il puisse être acceptable et pour la communauté des analystes, et pour la communauté en général.

J'ai un idéal, oui..., qu'on s'entende bien et que tout s'arrange, on devient deux analysants et on arrive d'un commun accord à la fin. Le complexe d'Oedipe c'est fini, c'est un modèle psychanalytique, ce n'est pas à imposer à la société en général. Quand je sors de ce bureau et que je fais autre chose avec ma famille ou mes amis, je ne me sens pas psychanalyste, je laisse l'Oedipe de côté et je ne fais pas d'interprétations à tout le monde.

**J.P.L. : Comme quoi l'analyse, finalement, se réduit à l'acte.**

O.F. : Oui, à l'acte et à l'expérience analytique.

**J.P.L. : Dans le monde psychanalytique, un changement est en train de se produire : l'IPA (Association Psychanalytique Internationale) et les lacaniens de l'AMP (Association Mondiale de Psychanalyse) font des rencontres. Récemment le Pr Fedida a participé à une rencontre à Paris, impulsée par Jacques-Alain Miller ; d'autres membres de l'IPA étaient aussi présents. Imaginez-vous un débat similaire en Suisse ?**

O.F. : Je vous retourne la question : il y a une semaine, nous avons organisé la journée « Portes Ouvertes », nous avons invité Fedida, imaginez-vous d'y venir ?...

**N.F. et J.P.L. : Bien sûr.**

O.F. : Vous avez pu venir, donc le débat est possible et peut avoir lieu. Je ne pense pas qu'il y ait des ostracismes parce que vous êtes lacaniens et que moi, je ne suis pas kleinien, je suis peut-être freudien, enfin je suis moi-même.

Les problèmes qu'on a entre vous et nous, ce sont des problèmes de formation et d'éducation, ce ne sont pas des problèmes théoriques. Du point de vue théorique, on a eu à Genève déjà plein de problèmes à assimiler le kleinisme et à savoir quoi en faire. Il n'y avait pas de lacaniens qui venaient nous poser d'autres problèmes. Peut-être suis-je un peu lacanien sans le savoir...

**J.P.L. : Le 1<sup>er</sup> juin, l'ASREEP réalisera sa 2<sup>ème</sup> journée à Genève sous le titre : « La sexualité : une histoire insensée ». Sachez que vous êtes d'ores et déjà invité et le bienvenu.**

Enregistré et transcrit par Nelson Feldman.

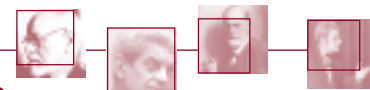
Texte revu par O. Flournoy.

## MENTAL

Revue de santé mentale et psychanalyse appliquée

Vous pouvez soumettre les articles que vous souhaitez publier à la revue «Mental» :

Marie-Hélène Doguet-Dziomba  
25 rue Lestorey de Boulogne  
F - 76620 Le Havre  
Fax: 0033 (2) 35 46 32 96  
e-mail: mental@wanadoo.fr



# Contributions au discours psychanalytique

## La psychanalyse au pluriel

« C'est l'incuriosité qui est le mal mortel »  
Marguerite Duras

Jacques-Alain Miller a organisé à Paris le 9 et le 10 février 2002 une rencontre entre psychanalystes d'orientations différentes venus de France et d'Argentine. Jean Allouch et Pierre Fedida, entre autres, ont répondu à cette invitation placée sous l'empreinte de « La psychanalyse au pluriel ».

Il y a la psychanalyse, disait l'argument de ces journées, il y en a une seule - celle qui s'est enracinée dans les concepts freudiens que Lacan a revisités dans le tranchant de son retour à Freud. Si l'on admet cet axiome, on ne peut que s'interroger, à juste titre, sur la multiplicité impressionnante des pratiques et des associations qui caractérisent aujourd'hui le mouvement psychanalytique. Que faut-il en penser ? Que faut-il en faire ?

S'il n'y a qu'une seule psychanalyse, pourquoi ne serait-elle pas plurielle ? Aucun groupe ne peut en effet prétendre détenir la représentation de la psychanalyse. On pourrait dire, par exemple, du mouvement lacanien qu'il procède d'une unité de doctrine sans pour autant déboucher sur des standards de pratique, tandis que l'IPA tiendrait à des standards tout en s'appuyant sur des théorisations extrêmement différentes. Dès lors y a-t-il un dialogue possible ? Si oui, sur quelles questions ? Sous quelle forme ? Au risque de quels malentendus ? Telles furent les débats de ces journées.

Un tel dialogue pourrait avoir comme préalable un

principe relevé au cours de ce colloque, sous le nom de « principe d'Horacio »<sup>1</sup> qui est un principe de tolérance : s'ouvrir à un dialogue oblige chacun à faire un pas de côté !

La psychanalyse doit faire face aujourd'hui à des questions inédites imposées par les formes contemporaines du symptôme issues du malaise actuel de la civilisation. Des réponses nouvelles doivent donc être inventées, quelle que soit l'orientation, condition nécessaire pour ne pas basculer dans l'anachronisme ou la tentation conservatrice. De toute façon, la psychanalyse est toujours à repenser ; c'est son destin d'avancer et comme le disait Freud, parfois « en contredisant les hommes et en les irritant »<sup>2</sup>.

Le malaise qui habite aujourd'hui un grand nombre d'institutions psychanalytiques révèle peut-être qu'on ne peut se reposer sur les seules lois du groupe. Toute institution doit sans cesse être revisitée. On ne peut se contenter de se resserrer les uns les autres en se reconnaissant des idéaux communs. Jacques-Alain Miller se demandait à Turin, l'année dernière, s'il ne fallait pas plutôt miser sur une possible collectivisation de rapports chaque fois singuliers à la cause analytique, qui pourrait être mise au principe du pluriel de la psychanalyse. La rencontre entre différents courants ne devrait-elle pas dès lors partir de ce réel mis en jeu à partir de l'expérience de chaque cure ? Pour Eric Laurent, plutôt qu'un débat sur une rhétorique de la diversité des standards, il s'agirait d'abord de définir le standard capable d'accueillir ce réel qui fait tant problème dans la

cure.

Comme l'inconscient, qui est d'abord du non-réalisé, le mouvement analytique pourrait être lui aussi toujours à venir. Il procède d'une béance qui se situe en-deçà de toute organisation, de toute norme, de tout a priori, et qui se trouve questionné d'analyse en analyse. Il s'agit d'éviter de se perdre dans des débats souvent confus sur la définition d'un supposé fond commun, en quête d'une reconnaissance réciproque.

Ouvrir un dialogue, ce serait plutôt oser miser sur le malentendu. Faire un bon usage du malentendu plutôt qu'un mésusage des concepts, disait Marie-Hélène Brousse. Entre affinité et altérité, une communauté pourrait s'établir à partir de rencontres et de contingences fondées sur ce que Leonardo Gorostiza a désigné comme une amitié critique, où on ose cultiver la curiosité, sans trop de craintes. Pour cela, il faut supporter que le présent puisse échapper à la prison du passé, que les choses se passent dans le mouvement analytique de la même façon que dans une analyse, où chacun est amené à « se faire l'analysant de son indéductible contingence »<sup>3</sup>.

Quelle initiative prendre en Suisse Romande ? Dans quel but ? Sous quelle forme ? Faut-il retourner à l'histoire ? Faut-il partir de la clinique,



Kazimir Malevitch, Carré noir, 1923  
Saint-Petersbourg - Musée national russe

« Aller contre » l'idéal ne veut assurément pas dire proposer une idéologie (un autre idéal), mais bien plutôt nommer le prix (pulsionnel) à payer pour arriver (et ne pas arriver !) à cet idéal. Toute identification à un idéal suppose un refoulement et l'expérience prouve que ce qu'on exclut d'un côté revient de l'autre.

C. Plus que le « droit à la parole », la psychanalyse plaide pour un « droit au symptôme » qu'implique un certain ne pas vouloir guérir - on voit jusqu'à quel point la psychanalyse va à contre-courant de toute « santé mentale ». Freud écrit à Jung : « Surtout ne pas vouloir guérir, apprendre et gagner de l'argent (...) vous (...) n'avez pas encore acquis dans la pratique la froideur nécessaire (...) vous vous engagez encore et (...) vous donnez beaucoup de votre propre personne, pour demander quelque chose en retour. Puis-je, en digne vieux maître, vous avertir qu'avec cette technique on fait régulièrement un mauvais calcul, qu'il faut bien plutôt rester inaccessible et se borner à recevoir ? Ne nous laissons jamais rendre fous par les pauvres névrosés ». Mais ceci est corrélatif de la découverte qu'il y a une résistance à la guérison, Freud encore : « Il suffit souvent de féliciter ces malades ou de leur dire quelques paroles d'encouragement au sujet des progrès de l'analyse pour voir leur état empirer », c'est-à-dire cela peut éveiller un transfert négatif. On voit donc que la position du thérapeute quant au symptôme est un point « ultra-clinique ». Le droit au symptôme n'est donc pas une position cynique, mais le souci de mettre en rapport l'objet idéal (au nom duquel le patient souffre : par exemple, de « ne pas avoir une sexualité satisfaisante » - donc, le symptôme) et l'objet du désir (inconscient, bien entendu, qui ne coïncide pas du tout avec l'idéal). De ce fait, la position de l'analyste ne sera pas celle de vouloir guérir le symptôme au nom d'une

d'une discussion des concepts, de problèmes techniques comme le temps des séances ? A nous de créer un dispositif capable de nous questionner sur les enjeux et les impasses de la cure comme sur la formation du psychanalyste.

Pour cela, il faut du temps, même si c'est justement le temps qui vient toujours à manquer. Il vaudrait mieux ne pas l'entreprendre, si ce n'est pas encore le moment. Mais comment éviter que cela ne soit pas trop tard ?

La question d'un dialogue entre différentes orientations est en tout cas aujourd'hui ouverte dans le champ analytique. A nous d'en inventer la forme qui puisse convenir à ce qui est aujourd'hui, au-delà de ce qui était.

François Ansermet

### Note

1. En référence à Horacio Etchegoyen, ancien président de l'IPA qui a dialogué avec Jacques-Alain Miller dans un entretien sur le mouvement psychanalytique « Silence brisé » paru en 1996 à Paris, aux Editions Agalma (diffusion Seuil).
2. S. Freud. L'histoire du mouvement psychanalytique (1914). Gallimard, Paris, 1991.
3. Jacques-Alain Miller. Préface. Un début dans la vie, Gallimard, Paris, 2002.

## Actualité du débat

### Sur le clivage psychothérapie et psychanalyse

A. Au nom de quoi trancher entre psychothérapie et psychanalyse ? Au nom d'un « cadre » (quantité et durée des séances, abstinence, etc.) qui a de plus en plus de mal à définir ses frontières ? La question commence à inquiéter certains - ceux-là mêmes, évidemment, qui veulent définir l'une et l'autre au nom du cadre. La question n'est pas sans intérêt. Qu'y a-t-il en commun entre psychanalyse et psychothérapie ? - la parole. C'est à partir de l'usage que l'on fait de cette parole que l'on pourra définir la frontière entre les différentes pratiques. Jacques-Alain Miller<sup>1</sup> part du fait suivant : on suppose que parler « ça fait du bien » - voilà ce que l'on pourrait appeler « le droit à la parole ». Cet aspect pourrait justifier la thèse de Foucault qui voyait dans la psychanalyse une technique de « l'aveu », ce qui appuyait son « hypothèse répressive » comme étant le dispositif essentiel à toute « thérapie » moderne (cf. Histoire de la sexualité, tome I). On suppose que parler « ça fait du bien », on installe des « cellules de crise » face au moindre événement « traumatique » (et on se demande jusqu'à quel point le dispositif même ne nourrit pas les symptômes traumatiques - l'offre crée la demande), on cherche chez l'enfant les « causes » de son échec scolaire, etc. La psychanalyse montre qu'il ne s'agit pas « d'écouter » le patient - encore faut-il que celui-ci arrive à s'entendre. Le patient parle à côté de ce qu'il dit, on appelle cela « paraphrase ». Le patient, mais surtout l'analyste, ne doit pas oublier ce registre-là. Mais le contrecoup ne se fait pas attendre : il ne s'agit pas non plus, au nom de ce « parler à côté » qu'à la parole, de tomber dans un « délire d'interprétation », où « tout a un sens » (« sexuel », bien entendu !). Ce « tout a un sens » ne fera, à son tour, que nourrir le symptôme lequel ne demande que ça : du sens. Bref : il ne s'agit pas de « recouvrir » les lacunes du dire du patient avec un savoir dont le thérapeute posséderait la maîtrise. Le refoulement veut dire ceci : il y a un « non dit » dans

tout dire qui ne pourra jamais « être dit ». A partir de là, le rapport de la psychanalyse à la parole ne peut passer que par le silence. De cette manière, la différence entre la psychanalyse et la psychothérapie n'est pas tellement définissable à partir des standards (durée des séances, durée de l'analyse), mais bien plutôt par le fait que la présence de l'analyste dans le transfert doit incarner ce qui, dans l'inconscient, ne peut pas être dit. La psychanalyse non seulement ne doit pas se contenter de donner du sens à « ce qui ne va pas », mais elle doit aller « à contre-sens » de ce qui fait que tout le monde, malgré tout, se contente de son symptôme.

B. Il est intéressant de constater que dans les deux textes où Freud considère la psychanalyse comme une « psychothérapie » il évoque, dans de longs paragraphes, l'hypnose. La comparaison bien entendue ne peut qu'être négative : « J'ai remarqué que l'on confondait très fréquemment cette méthode (la psychanalyse) avec le procédé hypnotique par suggestion (...) c'est qu'en réalité le plus grand contraste existe entre la technique analytique et la méthode de la suggestion »<sup>2</sup>. Plus loin il dira, dans le même registre, qu'il est inutile de proposer à un sujet qui souffre de problèmes sexuels, de se trouver un partenaire (ceci est aussi l'exemple princeps dans sa « Psychanalyse profane ») : cette thérapie « hypnotique » ne ferait que pousser le problème au lendemain ou carrément exacerber les symptômes. Une telle « thérapie » ne ferait qu'anesthésier un sujet pour qui la sexualité devient un symptôme.

Face à ceci, une psychanalyse digne de ce nom ne peut qu'être ce qui va contre l'hypnose collective de l'idéal, Ich-Ideal, qui nous encadre dans la réalité (être : « vraiment fidèle », « un bon mari », « une vraie femme », « un bon père », etc. - bref : des choses impossibles qui, à cause de cela même, nous font travailler au nom de ces idéaux).

réalité collective. J.-A. Miller : « C'est en cela que l'on peut dire du psychothérapeute - ce que Lacan explique qu'il ne faut pas que soit le psychanalyste - que sa position propre est d'être le gardien de la réalité collective et, si l'on veut, son représentant, (...) sous les espèces du bon sens », autrement dit, le bon sens de la réalité collective qui définit toute position « culturaliste ». Le danger d'une telle psychothérapie c'est de vouloir « le bien de la personne » en méconnaissant le désir inconscient. Cette perspective « philanthropique », cette charité thérapeutique, comporterait ainsi une certaine agressivité à l'égard du patient : on n'entend pas (même si l'on écoute) ce qu'il revendique comme étant son bien pulsionnel. Ceci donne comme résultat : dans les meilleurs des cas, une thérapie « cognitive » où on aide à la personne à se connaître (tout en sachant que cela ne sera pas perpétuel) et dans le pire des cas une « réaction thérapeutique négative » (le patient va moins bien « depuis qu'il voit » son thérapeute « d'inspiration psychanalytique »). Paradoxes de la parole !

D. Le droit au symptôme veut dire que l'être parlant est irrémédiablement en dysharmonie avec son image (avec l'image que l'Autre lui donne). Repérer ce point d'incurabilité fait la singularité de la psychanalyse. On y reviendra.

Juan Pablo Lucchelli

### Note

1. Miller, J.-A., Le clivage psychanalyse et psychothérapie, revue Mental, juin 2000.
2. Freud, S., « De la psychothérapie », in La technique psychanalytique, Paris, P.U.F., p. 13.

## Activités 2002 - 2003 (pré-programme)

### « Repérage des modes de jouissance et direction de la cure »

Séminaire clinique - Jacques BORIE - Lyon  
De 12h30 à 14h00 le mardi (dates exactes à déterminer) - SUPEA, Hôpital Nestlé, CHUV, av. Pierre-Decker 5, 1011 Lausanne  
Inscription : *Christiane Ruffieux Lambelet*, tél. ++41(021) 617 90 26  
e-mail : *cruff@worldcom.ch*

### « L'enfant et l'adolescent pris dans les quatre discours »

Séminaire d'enseignement - Philippe LACADEE, Bordeaux  
Heures et dates exactes à déterminer - Séminaire Cantonal de l'Enseignement Spécialisé, ch. de Bellerive 34, 1007 Lausanne.  
Inscription : *Christiane Ruffieux Lambelet*, tél. ++41(021) 617 90 26  
e-mail : *cruff@worldcom.ch*

### « Du divan à l'Ecole : la passe »

Patrick MONRIBOT - Bordeaux  
Dès janvier 2003, (dates exactes à déterminer) - Séminaire Cantonal de l'Enseignement Spécialisé, ch. de Bellerive 34, 1007 Lausanne.  
Inscription : *Christiane Ruffieux Lambelet*, tél. ++41(021) 617 90 26  
e-mail : *cruff@worldcom.ch*

### Séminaire du Champ freudien : Lecture approfondie du Séminaire XX de Jacques Lacan : « Encore »

1<sup>ère</sup> séance avec Serge COTTET, Paris  
Les 21 et 22 septembre 2002 (heures exactes à déterminer) - Séminaire Cantonal de l'Enseignement Spécialisé, Ch. de Bellerive 34, 1007 Lausanne  
Inscription : *Juan Pablo Lucchelli*, tél. ++41(022) 788 09 84  
e-mail : *lucchellis@bluewin.ch*

### « La formation de l'analyste: entre finitude et infini ? »

Conversation sur la formation de l'analyste - Esthela SOLANO-SUAREZ, Paris  
Samedi 28 septembre 2002 (heures exactes à préciser) - Séminaire Cantonal de l'Enseignement Spécialisé, Ch. de Bellerive 34, 1007 Lausanne  
Inscription : *Beatriz Premazzi*, tél. ++41(022) 310 04 64  
e-mail : *b.premazzi@bluewin.ch*

### « Le transfert et l'interprétation de Freud à Lacan »

Séminaire d'enseignement - Juan Pablo LUCHELLI, Genève  
De 19h00 à 20h30, (dates exactes à déterminer) - Hôpital cantonal de Genève  
Inscription : *Juan Pablo Lucchelli*, tél. ++41(022) 788 09 84  
e-mail : *lucchellis@bluewin.ch*

### « Psychanalyse et addictions »

Séminaire d'enseignement - Nelson FELDMANN, Genève  
Dès 18h 45: les 2<sup>èmes</sup> mercredis du mois à partir du mois d'octobre 2002 - Consultation Rue Verte 2 (rez de chaussée), 1205 Genève  
Inscription : *Nelson Feldman* tél. ++41 (022) 320 21 50  
e-mail: *feldman-nelson@diogenes.hcuge.ch*

### « Freud: les cinq psychanalyses »

(Continuité - discontinuité des concepts lacaniens avec la clinique freudienne)  
Séminaire de lecture - Beatriz PREMAZZI, Genève  
Dès octobre 2002 (heures, dates et lieu exacts à préciser)  
Inscription : *Beatriz Premazzi*, tél. ++41 (022) 310 04 64  
e-mail : *b.premazzi@bluewin.ch*

### « Séminaire de lecture et d'introduction aux concepts fondamentaux lacaniens »

Séminaire d'introduction - Jacqueline NANCHEN, Sion  
De 20h à 21h30, les 4<sup>èmes</sup> mardis du mois dès octobre 2002 - Immeuble « Le Mont », rue de Loèche 39, 1950 Sion.  
Inscription : *Jacqueline Nanchen*, tél. ++41 (027) 322 78 00  
e-mail : *j.nanchen@bluewin.ch*

### « Les mathèmes lacaniens et la structure du Réel »

(suite du séminaire 2001-2002)  
Séminaire de recherche - Jacqueline NANCHEN, Sion  
De 20h à 21h30, les 3<sup>èmes</sup> mardis du mois dès octobre 2002 - Immeuble « Le Mont », rue de Loèche 39, 1950 Sion.  
Inscription : *Jacqueline Nanchen*, tél. ++41 (027) 322 78 00  
e-mail : *j.nanchen@bluewin.ch*

### « Freud, Lacan et nous. Quelques concepts fondamentaux pour s'orienter dans la psychanalyse »

Séminaire d'introduction - Olivier CLERC, Fribourg  
Les 2<sup>èmes</sup> jeudis du mois d'octobre 2002 à juin 2003 (heures exactes à déterminer) - Université de Fribourg (bâtiment et salle à déterminer).  
Inscription : *Olivier Clerc*, tél. ++41(076) 395 21 72  
e-mail : *olclerc@hotmail.com*

## Ile Journée de l'ASREEP

### « La sexualité: une histoire insensée »

1 juin 2002 - Palais de l'Athénée, Genève

2, rue de l'Athénée, 1205 Genève

Inscription : *Beatriz Premazzi* ++41 (022) 310 04 64  
e-mail : *b.premazzi@bluewin.ch*

### Abonnements

Les personnes qui désirent s'abonner pour 3 numéros/an versent le montant de CHF 15.- (étranger : 13 €) à :  
Banque cantonale vaudoise, 1001 Lausanne, compte 10-725-4, en faveur de: ASREEP, L5003.34.82, mention: abonnement.  
Pour les membres et amis de l'ASREEP, l'abonnement est compris dans la cotisation.

### Adresse de la rédaction

Olivier Salamin  
Encore la Psychanalyse  
Ch. des Moulins 18  
3960 Sierre  
e-mail : *soliv@omedia.ch*  
Tél. : ++41 (079) 274 54 31

## Lectures critiques - Nelson Feldman

### « Encuentro de Buenos Aires, el efecto mutativo de la interpretacion psicoanalitica »

comp. par J.C. Stagnaro, D. Wintrebert, ed. Polemos, 2001, Buenos Aires

En juillet 2000, à Buenos Aires, sous l'auspice de la revue de Psychiatrie Vertex, une journée de travail a réuni des psychanalystes argentins et français, membres des différentes associations psychanalytiques, certaines affiliées à l'IPA ou à l'AMP, sous le thème de l'interprétation mutative à partir de deux textes : « La nature de l'action thérapeutique de la psychanalyse » de James Strachey (1934) et « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » de Jacques Lacan (1958, publié dans les Ecrits).

Les six communications présentées par Samuel Zysman, Graciela Brodsky, Eric Laurent, Elisabeth de Bianchedi, Jacques-Alain Miller et Horacio Etchegoyen ont été suivies d'un débat vif et très riche qui a permis de confronter les différences théoriques et cliniques, mais également de partager des positions communes. Les différents participants mettaient en valeur l'actualité des références de J. Strachey et de J. Lacan. L'interprétation mutative étant celle qui provoque un changement chez l'analysant, toujours inattendu, prenant appui sur l'interprétation du transfert.

H. Etchegoyen, en reprenant Strachey, rappelle que si le névrosé projette l'objet archaïque dans l'analysant, l'effet mutatif de l'interprétation est atteint quand l'analysant reconnaît la différence entre les deux. Dans l'interprétation mutative, il y a une distance bien définie entre analysant et analyste qui permet de rompre la situation imaginaire, spéculaire, et d'atteindre l'ordre symbolique qui favorise

l'insight. Il est ici frappant de constater chez Etchegoyen la lecture du texte de Strachey à partir de références lacaniennes (imaginaire, symbolique), ce qui témoigne de l'intérêt d'Etchegoyen pour l'enseignement de Lacan. Selon lui, Lacan s'approche de Strachey quand il affirme que l'analyste occupe la place que l'analysant lui accorde. Etchegoyen rappelle l'importance du « signifiant » dans l'interprétation analytique.

Pour Graciela Brodsky, actuelle présidente de l'AMP, qui reprend la question que se posait Strachey : « Comment rompre le cercle vicieux du névrosé ? », l'interprétation mutative est celle qui provoque un changement psychique, qui produit un « avant » et un « après » ; elle se mesure par ses effets. Qui interprète ? L'analyste interprète. Et l'analysant interprète l'interprétation de l'analyste. G. Brodsky défend une certaine idée de l'interprétation : ambiguë, restreinte, énigmatique, pour pousser l'analysant à interpréter l'interprétation avec les ressources de son inconscient et non de son jugement. L'effet mutatif de l'interprétation se met en évidence par des effets inattendus pour l'analyste lui-même. G. Brodsky affirme que la psychose est une des preuves les plus solides au sujet de la potentialité mutative de l'interprétation, car celle-ci précipite très souvent le déclenchement d'un épisode aigu. Un cas clinique exemplaire est décrit en détail.

Pour Jacques-Alain Miller, si la pratique de la psychanalyse et la façon de parler des psychanalyses est très différente

dans les écoles, la référence à Freud et l'enseignement de Lacan relève d'une expérience commune dans la pratique et d'un savoir de phénomène particulier : les effets du transfert et les effets de l'interprétation. Ce sont justement les interprétations transférentielles qui sont mutatives. Pour lui, toute interprétation est irrespectueuse, raison pour laquelle il faut agir avec tact. C'est une affaire également d'improvisation, d'opportunisme, voire de tactique disait Lacan. Mais aucun calcul ne permet d'anticiper ses effets. L'usage de la parole qui est faite par un analyste a pour trait particulier que la parole qui interprète n'est pas celle qui ordonne ni qui enseigne.

S. Zysman, analyste didacticien de l'APA, accentue la tension entre les références à Mélanie Klein dans le texte de Strachey avec la notion d'objet interne et le texte de J. Lacan avec la primauté accordée au signifiant et aux effets de structure du langage. Cette tension était bien perceptible dans le dialogue entre kleinien et lacanien. Dans ce même esprit, Eric Laurent conteste l'hypothèse de Strachey selon laquelle l'analyste prend la place du Surmoi auxiliaire de l'analysant, l'intervention de l'analyste cible sur l'existence de quelque chose d'obscur, un au-delà ; il vise l'horizon limite des représentations et des signifiants.

Ce type de rencontre pourrait encourager des psychanalystes d'écoles et appartenances diverses à débattre sur un sujet de travail sans aucun devoir de faux éclectisme.